

EN FAMILLE

Par Hector Malot

Elle hésita.

— Ou plutôt la couleur gris-perle ?

— Gris-perle, oui, monsieur.

— Bon. Tu sais aussi distinguer les différentes nuances du vert, le vert foncé, le vert clair, le gris brunâtre, le rouge.

— Oui, monsieur, au moins à peu près.

— A peu près suffit ; prends donc une petite poignée de chanvre à la première balle venue et regarde-la bien de manière à me dire quelle est sa nuance.

Elle fit ce qui lui était commandé et, après avoir bien examiné le chanvre, elle dit timidement :

— Rouge ; est-ce bien rouge ?

— Donne-moi ta poignée.

Il la porta à ses narines et la flaira :

— Tu ne t'es pas trompée, dit-il, ce chanvre doit être rouge, en effet.

Elle le regarda surprise ; et, comme s'il devinait son étonnement, il continua :

— Sens ce chanvre ; tu lui trouves, n'est-ce pas, l'odeur de caramel.

— Précieusement, monsieur.

— Eh bien, cette odeur veut dire qu'il a été séché au four où il a brûlé, ce que traduit aussi sa couleur rouge ; donc, odeur et couleur, se contrôlant et se confirmant, me donnent la preuve que tu as bien vu et me font espérer que je peux avoir confiance en toi. Allons à un autre wagon et prends une autre poignée de chanvre.

Cette fois, elle trouva que la couleur était verte.

— Il y a vingt espèces de vert ; à quelle plante rapportes-tu le vert dont tu parles ?

— A un chou, il me semble, et, de plus, il y a par places des taches brunes et noires.

— Donne ta poignée.

Au lieu de la porter à son nez, il l'étira des deux mains et les brins se rompirent.

Ce chanvre a été cueilli trop vert, dit-il, et de plus il a été mouillé en balle ; cette fois encore ton examen est juste. Je suis content de toi ; c'est un bon début.

Ils continuèrent leur visite par les autres villages, Bacourt, Hercheux, pour la terminer par Saint-Pipoy, et celle-là fut de beaucoup la plus longue à cause de l'inspection du travail des ouvriers anglais.

Comme toujours, la voiture, une fois que M. Vulfran en était descendu, avait été conduite à l'ombre d'un gros tremble ; et au lieu de rester auprès du cheval pour le garder, Guillaume l'avait attaché à un banc pour aller se promener dans le village, comptant bien être de retour avant son maître, qui ne saurait rien de sa fagüe. Mais au lieu d'une rapide promenade, il était entré dans un cabaret avec un camarade qui lui avait fait oublier l'heure, si bien que lorsque M. Vulfran était revenu pour monter en voiture, il n'avait trouvé personne.

— Faites chercher Guillaume, dit-il au directeur qui les accompagnait.

Guillaume avait été long à trouver, à la grande colère de M. Vulfran qui n'admettait pas qu'on lui fit perdre une minute de son temps.

A la fin, Perrine avait vu Guillaume accourir d'allure tout à fait étrange : la tête haute, le cou et le buste raides, les jambes fléchissantes, et il les levait de telle sorte en les jetant en avant, qu'à chaque pas il semblait vouloir sauter un obstacle.

— Voilà une singulière manière de marcher, dit M. Vulfran, qui avait entendu ces pas inégaux ; l'animal est gris, n'est-ce pas, Benoist ?

— On ne peut rien vous cacher.

— Je ne suis pas sourd, Dieu merci.

Puis s'adressant à Guillaume, qui s'arrêtait :

— D'où viens-tu ?

— Monsieur.... je vais.... vous dire....

Ton haleine parle pour toi, tu viens du cabaret, et tu es ivre, le bruit de tes pas me le prouve.

— Monsieur.... je vais.... vous dire....

Tout en parlant, Guillaume avait détaché le cheval, et en remettant les guides dans la voiture, fait tomber le fouet ; il voulut se baisser pour le ramasser, et trois fois il sauta par-dessus sans pouvoir le saisir.

— Je crois qu'il vaut mieux que je vous reconduise à Maraucourt, dit le directeur.

— Pourquoi ça ? répliqua insolemment Guillaume qui avait entendu.

Tais-toi, commanda M. Vulfran d'un ton qui n'admettait pas de réplique ; à partir de l'heure présente, tu n'es plus à mon service.

— Monsieur.... je vais.... vous dire....

Mais, sans l'écouter, M. Vulfran s'adressa à son directeur :

— Je vous remercie, Benoist, la petite va remplacer cet ivrogne.

— Sait-elle conduire

— Ses parents étaient des marchands ambulants, elle a conduit leur voiture bien souvent ; n'est-ce pas, petite ?

— Certainement, monsieur.

— D'ailleurs, Coco est un mouton ; si on ne le jette pas dans un fossé, il n'ira pas de lui-même.

Il monta en voiture, et Perrine prit place près de lui, attentive, sérieuse, avec la conscience évidente de la responsabilité dont elle se chargeait.

— Pas trop vite, dit M. Vulfran, quand elle toucha Coco du bout de son fouet, légèrement.

— Je ne tiens pas du tout à aller vite, je vous assure, monsieur.

— C'est déjà quelque chose.

Quelle surprise quand, dans les rues de Maraucourt, on vit le phaéton de M. Vulfran conduit par une petite fille, coiffée d'un chapeau de paille noire, vêtue de deuil, qui conduisait sagement le vieux Coco, au lieu de le mener du train désordonné que Guillaume obligeait la vieille bête à prendre bien malgré elle ! Que se passait-il donc ? Quelle était cette petite fille ? Et l'on se mettait sur les portes pour s'adresser ces questions, car les gens étaient rares dans le village qui la connaissaient, et plus rares encore ceux qui savaient qu'elle place M. Vulfran venait de lui donner auprès de lui. Devant la maison de mère Françoise, la tante Zénobie causait appuyée sur sa barrière avec deux commères ; quand elle aperçut Perrine, elle leva les deux bras au ciel dans un mouvement de stupéfaction mais aussitôt elle lui adressa son salut le plus avenant accompagné de son meilleur sourire, celui d'une amie véritable.

— Bonjour, M. Vulfran ; bonjour, Mlle Aurélie.

Et aussitôt que la voiture eût dépassé la barrière, elle raconta à ses voisines comment elle avait procuré à cette jeune personne, qui était leur pensionnaire, la bonne place qu'elle occupait auprès de M. Vulfran, par les renseignements qu'elle avait donnés au Mince :

— Mais c'est une gentille fille, elle n'oubliera pas ce qu'elle me doit, car elle nous doit tout.

Quels renseignements avait-elle pu donner ?

Là-dessus elle avait enfilé une histoire, en prenant pour point de départ les récits de Rosalie, qui, colportée dans Maraucourt avec les enjolivements que chacun y mettait selon son caractère, son goût ou le hasard, avait fait à Perrine une légende, ou plus justement cent légendes devenues rapidement le fond de conversations d'autant plus passionnées que personne ne s'expliquait cette fortune subite ; ce qui permettait toutes les suppositions, toutes les explications avec de nouvelles histoires à côté.

Si le village avait été surpris de voir passer M. Vulfran avec Perrine pour conductrice, Talonel en le voyant arriver fut absolument stupéfait.

— Où donc est Guillaume ? s'écria-t-il en se précipitant au bas de l'escalier de la véranda pour recevoir le patron.

— Débarqué pour cause d'ivrognerie invétérée, répondit M. Vulfran en souriant.

— Je suppose, aussi, dit-il en aidant M. Vulfran à descendre, que celle que vous avez pris pour remplacer cet ivrogne s'est montrée digne de votre confiance ?

— Parfaitement.

— Cela ne m'étonne pas, du jour où elle est entrée ici, amenée par la petite Rosalie, j'ai pensé qu'on en ferait quelque chose et que vous la découvririez.

En parlant ainsi, il regardait Perrine, et d'un coup d'œil qui lui disait en insistant :

— Tu vois ce que je fais pour toi ; ne l'oublie pas et tiens-toi prête à me le rendre.

Une demande de paiement de ce marché ne se fit pas attendre ; un peu avant la sortie, il s'arrêta devant le bureau de Perrine et, sans entrer, à mi-voix, de façon à n'être entendu que d'elle :

— Que s'est-il donc passé à Saint-Pipoy avec Guillaume ?

Comme cette question n'entraînait pas la révélation de choses graves, elle crut pouvoir répondre et faire le récit qu'il demandait.

— Bon, dit-il, tu peux être tranquille, quand Guillaume viendra demander à rentrer, il aura affaire à moi.

XXIX

Le soir, au souper, cette question : " Que s'est-il passé à Saint-Pipoy avec Guillaume ? " lui fut de nouveau posée par Fabry et par Mombleux, car il n'était personne de la maison qui ne sût qu'elle avait ramené M. Vulfran, et elle recommença le récit qu'elle avait déjà fait à Talonel ; alors ils déclarèrent que l'ivrogne n'avait que ce qu'il méritait.

— C'est miracle qu'il n'ait pas versé dix fois le patron, dit Fabry, car il conduisait comme un fou....

— Prononcez plutôt comme un saoul, répondit Mombleux en riant.

— Il y a longtemps qu'il aurait dû être congédié.

— Et qu'il l'aurait été, en effet, sans certains appuis....

Elle devint tout oreilles, mais en s'efforçant de ne pas laisser paraître l'attention qu'elle prêtait à ces paroles.

— Il le payait cet appui.